6e Année. N° 328. 16 pages. — 30 centimes. 13-3-27.

LE FILM COMPLET DU DIMANCHE



Raymond, fils de roi

Roman-ciné par MAURICE AUBYN. *(Film Paramount.)*

DISTRIBUTION :

S. A. R. Le Prince Raymond-Alexis .... RAYMOND GRIFFITH.
Meg .... MARY BRIAN.

I

SIRE, plaise à Votre Majesté d'apposer son auguste signature au bas de ces quelques décrets dont Elle a daigné me dicter la teneur dans la constante sollicitude qu'Elle porte à son peuple.

Le roi Conrad XXXVI, souverain de l'Etat de Zébranie, prit la plume d'or que, respectueusement, lui présentait le comte Igor, son Grand Chancelier. C'était un monarque aimé et vénéré de ses sujets et qui, par sa sage administration, avait beaucoup fait pour la prospérité et pour la grandeur de son pays. Sur ses vieux jours, cependant, il n'était pas sans laisser apparaître certains signes non équivoques d'une « fatigue » consécutive à un très long exercice du pouvoir. Mais, âgé de près de soixante-dix ans, il s'efforçait de porter beau encore. Attaché à être *représentatif* avant tout, il avait contracté, en avançant en âge, l'habitude de se mettre quotidiennement, dès le matin, en grand uniforme, comme pour quelque réception solennelle ; et jamais il ne donnait audience à ses plus intimes collaborateurs, jamais il n'écoutait leurs rapports, jamais il ne s'entretenait avec eux des affaires de l'Etat, autrement que du haut de son trône : il considérait augmenter ainsi le prestige de la majesté royale, prestige qui, à ses yeux, primait tout au monde.

Ses signatures une fois données, il prit un temps, puis interrogea :

— Et la popularité du prince héritier, monsieur le Chancelier, vous préoccupez-vous de bien la soigner ainsi que je vous l'ai recommandé? Après le voyage qui a tenu mon fils si longtemps éloigné, je tiens essentiellement à ce que mes sujets apprennent à connaître et à aimer celui qui doit un jour régner à son tour sur eux.

— Votre Majesté peut être en cela pleinement satisfaite, répliqua le comte Igor. Depuis trois mois que le prince Raymond-Alexis est de retour, il est devenu l'idole du peuple qui a presque quotidiennement occasion de l'acclamer. J'ai soin, à cet effet, de multiplier les cérémonies publiques que Son Altesse Royale est invitée à présider... Ce matin même, nous avons un programme des plus chargés, en attendant le grand événement qui doit prendre place cet après-midi... Et si Votre Majesté daigne me donner congé, je m'en vais aller faire prévenir le prince que l'heure approche où, accompagné de votre humble serviteur, il doit se mettre en route...

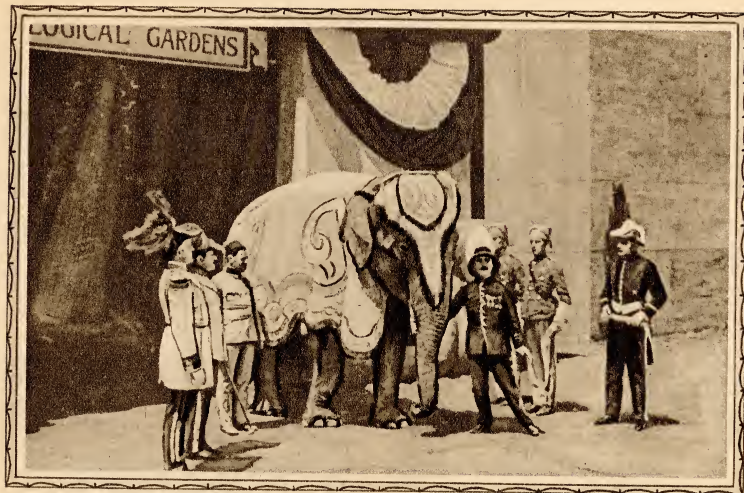
— Allez, monsieur le Chancelier, acquiesça le souverain, je vous autorise à vous retirer. L'héritier présomptif de mon trône doit mettre en pratique le vieil adage suivant lequel l'exactitude est la politesse... d'un futur roi.

Raymond-Alexis, quelles que fussent les très hautes destinées auxquelles sa naissance le réservait, n'en avait en réalité pas très grande cure. De la majesté royale, il se moquait à proprement parler, autant que d'une guigne et, s'il se fût trouvé complètement libre de ses actions, il eût renoncé avec enthousiasme aux honneurs et prérogatives de son illustre rang, ainsi qu'à la couronne dont son front devait un jour supporter le poids, pour vivre librement, sans contrainte, à sa fantaisie, C'était, en un mot comme en mille, « un bon garçon », ennemi par nature de toute pompe inutile et que ces seuls mots « le protocole » qu'il entendait sans cesse retentir à ses oreilles, avaient le don d'horripiler.

Et c'est précisément dans une Cour où ledit « protocole » régnait en maître, que son enfance s'était écoulée entre les gouvernantes austères et les précepteurs rigides auxquels, privé de très bonne heure de sa mère, il avait été confié. Il les avait, d'ailleurs, tous et toutes maintes fois désespérés par son exubérance et par son besoin de se dépenser librement, en dehors de tout souci de « son rang ». Difficilement, en avançant en âge, il s'était plié aux exigences de l'étiquette et il avait éprouvé une joie sans bornes, lorsque, sa vingt et unième année révolue, il avait été décidé en Conseil qu'il entreprendrait un voyage à travers les principales capitales de l'Europe, une véritable tournée, pour les visiter, pour apprendre à connaître par lui-même les us et coutumes des différents peuples, les institutions des divers Etats, et pour porter par la même occasion aux souverains ou chefs élus que ceux-ci avaient à leur tête, les royales salutations de son auguste père. Cette dernière partie du programme était, à vrai dire, celle qui avait le moins enthousiasmé Raymond-Alexis, mais il avait cependant accepté de bonne grâce « la corvée » qui était bien peu de chose en somme, à côté de l'immense avantage de pouvoir un peu vivre et agir à sa guise. Car, son voyage n'ayant heureusement aucun caractère vraiment officiel, le jeune prince comptait bien en profiter pour s'y octroyer à lui-même pleine et entière liberté, en dépit des deux hauts fonctionnaires qui devaient former sa suite.

Cette liberté, il en usa largement aussitôt franchies les frontières du royaume de Zébranie qu'il dépassait pour la première fois de son existence. A Vienne, à Berlin, à Rome, à Madrid, à Londres, à Paris, il s'amusa *royalement* et ce fut naturellement surtout cette dernière capitale qui eut le don de le charmer. Il ne pouvait se résoudre à la quitter et plus d'une fois il maudit dans le secret de son âme, le sort qui lui interdisait d'y passer son existence entière.

ABONNEMENTS : Un an. France.. 30 francs. Étranger. 42 francs. Six mois. France. 16 francs. Étranger. 22 francs.
Compte chèques postaux : 259-10
LE JEUDI ET LE DIMANCHE
Direction, Administration : 3, rue de Rocroy, Paris (Xe).
Les abonnements sont augmentés de **15 fr.** *par an pour les pays n'ayant pas accepté le tarif postal réduit.* **(Se renseigner à la poste.)**
AVIS IMPORTANT : Nos lecteurs habitant : L'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, l'Esthonie, la Finlande, l'Italie, le Luxembourg, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Suède, la Suisse et la Tchéco-Slovaquie, peuvent s'abonner (s'ils habitent une localité possédant un bureau de poste) à notre journal en payant seulement le prix fixé pour la France. Ces abonnements poste ne peuvent être souscrits qu'à partir du 1er janvier ou du 1er juillet de chaque année. **Se renseigner à la poste.**



A onze heures, prise de possession de l'éléphant blanc.

Cependant, et bien qu'instinctivement il ne dépassât jamais dans ses plaisirs, la mesure du bon ton, ses deux austères « gardes du corps » sans se rendre compte de toutes les sympathies qu'il s'attirait par sa simplicité même, ne cessaient de déplorer entre eux des agissements, des façons d'être qui cadraient si peu avec les principes dont ils étaient les fidèles gardiens. Ils eussent voulu voir « leur prince » sans cesse drapé dans sa dignité et planant en quelque sorte au-dessus du commun des mortels. Sans se permettre de risquer la moindre observation, ils redoutaient que cette longue absence qu'ils s'efforçaient de prolonger encore, ne finît par avoir, sur le futur souverain, une pernicieuse influence ; et ce fut avec un soupir de soulagement qu'ils reçurent enfin, certain jour, du Grand Chancelier, un message par lequel celui-ci les avisait que Sa Majesté, estimant que son fils devait avoir maintenant suffisamment vu et appris de choses utiles, l'invitait à rentrer.

Docilement, mais sans nul enthousiasme, Raymond-Alexis avait obéi et lorsqu'il s'était retrouvé à Borispol, capitale du royaume de Zébranie, il avait estimé plus odieux que jamais ce fameux « protocole » auquel il avait pu, pendant un an, se soustraire et dont il lui fallait maintenant se résigner à supporter les exigences. Le roi avait décidé en effet que son fils devait désormais tenir en toutes circonstances officiellement son rang et le représenter lui-même en maintes cérémonies.

Afin de ne pas causer la moindre peine à l'auteur de ses jours, qu'il aimait profondément, le jeune prince s'était incliné non sans maudire une fois de plus un sort beaucoup trop illustre à son gré. Et c'est ainsi que, depuis son retour en Zébranie, il s'était accoutumé à répondre, sans jamais se donner la peine de discuter, *oui* à tout ce qu'on exigeait de lui au nom de l'étiquette, du protocole, de l'avenir de la dynastie, ou de la grandeur du royaume.

II

Le jour même où s'ouvre ce récit, Raymond-Alexis en s'éveillant s'était senti plus que jamais du vague à l'âme. A travers les hautes fenêtres de sa chambre, un beau soleil de fin de septembre brillait de tout son éclat dans un ciel sans nuages et le jeune prince se remémorait avec mélancolie certaines matinées du printemps passé où, parmi la foule élégante des cavaliers et des amazones, il parcourait, au Bois de Boulogne, l'allée des Poteaux, récoltant au passage, maints gracieux sourires féminins, et libre d'y répondre, d'ébaucher quelques aimables aventures, libre surtout de disposer à sa fantaisie de sa personne et de son temps.

Faute de pouvoir revivre cet heureux temps, il se fut volontiers accommodé cependant d'enfourcher un de ses nombreux purs-sang qui garnissaient les écuries du palais, et de s'en aller galoper à travers la campagne environnante ; mais l'entrée d'un solennel majordome qui, après s'être incliné très bas, lui présentait un plateau de vermeil, le ramena au sentiment immédiat de la réalité. Sur le plateau se trouvait une feuille de papier, et sur cette feuille le comte Igor avait de sa propre main tracé le *programme de la matinée de Son Altesse royale*. Et Raymond-Alexis put lire :

10 *heures. Départ.*

10 *heures* 15. *Lancement du sous-marin* Le Cachalot. *Discours.*

10 *heures* 45. *Visite au jardin zoologique pour prise de possession officielle de l'éléphant blanc envoyé en cadeau par le Mahradjah de Bukralala. Discours.*

11 *heures* 22. *Pose de la première pierre de l'Institut Paléontologique. Discours.*

11 *heures* 48. *Inauguration de la nouvelle pompe à vapeur de la capitale. Discours.*

Midi 15. *Retour au palais.*

L'héritier du trône laissa échapper un soupir, puis, résigné, se mit en devoir de procéder à sa toilette. A dix heures exactement, il se trouvait sous les armes, c'est-à-dire vêtu d'une jaquette impeccable, sortie de chez le meilleur faiseur, et coiffé d'un huit reflets éblouissant. Ce n'était, à vrai dire, pas précisément la tenue exigée par le « Protocole » pour les diverses cérémonies auxquelles il était appelé à présider. Mais, à l'encontre de son père, il éprouvait si peu d'attirance pour l'uniforme, qu'il remettait invariablement à l'ultime minute le moment de se soumettre à la nécessité d'en endosser un.

Un cortège de plusieurs autos était déjà rangé devant la porte principale du palais. Raymond-Alexis passa entre une double haie de hussards de la Garde dont les sabres entrecroisés formaient au-dessus de sa tête, une voûte étincelante, et il s'engouffra dans une immense limousine en tête de la file qui attendait et dont, aussitôt le cortège en marche, s'abaissèrent les stores intérieurs. Personne ne songea à s'en étonner : on savait que cette voiture servait en quelque sorte au prince héritier de cabinet de toilette ambulant et que, s'y confiant aux soins d'un fidèle et expert valet de chambre il y revêtait, tout en roulant, les diverses tenues en lesquelles « le Protocole » exigeait qu'il se montrât. C'est ainsi qu'en moins de deux heures il apparut tour à tour en contre-amiral, en colonel d'infanterie coloniale, en officier du génie, en capitaine de pompiers. A chaque fois, il lisait un des discours que le Grand Chancelier lui avait préparés ; à chaque fois, il répondait avec la plus souriante bonne grâce aux acclamations qui le saluaient.

Il poussa un nouveau soupir — de soulagement cette fois — lorsque « la corvée » terminée sans incident notable, il se retrouva devant les marches du palais. Le Grand Chambellan le rejoignit pour lui laisser entendre avec les marques d'une déférence qui gardait cependant quelque chose de guindé, qu'il lui était enfin loisible de prendre quelques instants de repos, *jusqu'à ce que...*

Raymond-Alexis ne prêta pas l'oreille à la fin de la phrase du méticuleux fonctionnaire qui avait le don de lui porter tout particulièrement sur les nerfs. Il franchit en quelques enjambées les nombreuses marches du perron et se dirigea tout droit vers le cabinet de son père à qui il n'avait pas eu le temps encore de présenter ses devoirs depuis le matin. Il s'inclina d'abord par deux fois aussi profondément que l'exigeait la rigide étiquette de la cour, puis, une fois ce tribut payé à un cérémonial qu'il estimait en son for intérieur archipérimé, et ne se trouvant gêné par la présence de nul témoin, il alla s'asseoir familièrement sur le bras de l'imposant fauteuil sur lequel trônait l'auteur de ses jours, s'enquit en excellent fils de l'état de sa santé, lui rendit compte avec détails à l'appui du fastidieux emploi de sa matinée, et conclut par ce cri du cœur :

— Auguste papa, daignez excuser ma « sérénissime » franchise... Je suis dégoûté de la couronne avant même de la ceindre !

Le monarque jeta autour de lui un regard effaré redoutant que quelque oreille indiscrète n'eût surpris ces paroles sacrilèges. Rassuré à ce sujet, il répondit sentencieusement :

— Cette couronne, mon fils, il y a quarante ans que j'en porte et que parfois *j'en supporte* le poids. Lorsque par droit divin viendra votre tour de régner, la grandeur même du rôle dont vous vous trouverez investi élèvera votre âme à la hauteur de votre mission sacro-sainte !

— ... Mission, osa avouer Raymond-Alexis, dont entre nous je me passerais fort bien !

— ... Mais devant laquelle, cependant, vous ne vous déroberez pas plus que je ne m'y suis dérobé quand elle m'est échue à moi-même. Comme moi, vous prendrez exemple sur nos illustres ancêtres et, comme moi, lorsque l'heure en sonnera, vous monterez et vous mourrez, du moins je l'espère, sur le même trône qu'ils ont illustré !

Cette dernière perspective fit passer un petit frisson entre les épaules de Raymond-Alexis. Il n'avait déjà guère d'appétit à la fin d'une matinée où il avait dû absorber au cours des diverses cérémonies auxquelles il avait présidé, un certain nombre de coupes de champagne de qualité douteuse ; il esquiva donc, sous le premier prétexte venu, le solennel déjeuner auquel quotidiennement, dans la non moins solennelle salle à manger du palais, il faisait vis-à-vis à son père, et, prenant congé de ce dernier, traversant les antichambres allant presque au hasard droit devant lui, il finit par se laisser tomber en bâillant désespérément sur un des majestueux canapés qui ornaient l'immense salle des fêtes...

III

Or, ce jour-là se trouvait être un de ceux auxquels on permettait hebdomadairement aux touristes la visite de certaines parties du palais.

Raymond-Alexis cédait déjà à une douce somnolence lorsqu'un bruit de pas nombreux qui martelaient le parquet l'en tira soudain. Il fit effort pour soulever ses paupières appesanties et aperçut un groupe compact d'une trentaine de gens qui, troupeau docile, suivaient les pas d'un guide tout pénétré de l'importance de ses fonctions et intarissable dans sa faconde. Il clamait précisément avec emphase :

— Mesdames, messieurs, vous voici au cœur même de cette royale enceinte où, par faveur exceptionnelle, j'ai pu vous faire pénétrer avec moi, car, connaissant particulièrement le prince héritier, j'y possède mes grandes et mes petites entrées... Soyez heureux que je puisse vous faire admirer les splendeurs de cette incomparable demeure et vous donner en même temps sur tous les chefs-d'œuvre que vous y contemplerez, des précisions historiques du plus haut intérêt !

Tout en prononçant ce petit discours, le guide qui marchait à reculons devant ses « clients » prêts à croire à toutes ses hableries, alla pesamment donner du talon sur le pied de Raymond-Alexis. Celui-ci ne put réprimer un cri de douleur. L'homme se retourna, le dévisagea sévèrement et jeta avec autorité :

— Qu'est-ce que vous faites là? Il est absolument interdit de s'asseoir pendant la visite, ni de toucher à rien. Tâchez de vous le tenir pour dit... et suivez,comme tous les autres.

Bien loin de se formaliser, le prince héritier eut un large sourire... Cet individu qui venait de se vanter d'être avec lui presque « à tu et à toi » ne le reconnaissait même pas... Il allait donc pouvoir jouir, pour la première fois depuis son retour en Zébranie, des joies de l'incognito et en même temps avoir des aperçus nouveaux sur maintes choses qui touchaient à l'héritage ancestral. Sans mot dire, il se leva et se mêla au groupe des touristes.

Bientôt, il se trouva au premier rang, non sans avoir été rembarré une fois encore par le guide qui lui reprochait de gêner « les autres ». Imperturbable en apparence, mais s'amusant follement, il continuait à écouter avec un intérêt qui n'était pas simulé, les invraisemblables discours servis à la foule crédule des visiteurs. Toute l'histoire de la Zébranie, tous les hauts faits par lesquels s'étaient successivement illustrés les souverains qui avaient contribué à la grandeur du royaume, y étaient contés de la plus fantaisiste, de la plus pittoresque façon.

Mais l'attention de Raymond-Alexis se trouva au

bout de quelques minutes brusquement et entièrement accaparée par une gracieuse silhouètte qu'il n'avait pas aperçue tout d'abord. De taille élancée, blonde, le teint « pétri de lys et de roses » une ravissante, une admirable jeune fille suivait avec une attention passionnée toutes les explications du guide. Une dame d'âge mûr l'accompagnait, avec laquelle elle échangeait à mi-voix des réflexions enthousiasmées sur toutes les merveilles qui leur étaient montrées.



Il passa entre une double haie de hussards de la Garde.

L'héritier du trône se sentit immédiatement subjugué par cette délicieuse apparition. Et, comme la jeune inconnue demeurait un instant seule en arrière du groupe que le guide entraînait d'autorité dans une salle voisine, comme elle se trouvait séparée de sa compagne, il s'approcha d'elle et, avec son sourire bon enfant, il proféra ces simples mots :

— C'est chic ici, n'est-ce pas?

La jeune fille crut n'avoir affaire qu'à un visiteur qui, en ces termes décisifs, manifestait son admiration et elle appuya naïvement :

— Dites, monsieur, que c'est splendide, merveilleux, féerique !... On ne sait vraiment sur quoi s'extasier le plus... Tenez, regardez ce portrait dont je ne puis arriver vraiment à détacher mes yeux... Vit-on jamais rien de plus vivant, de plus expressif, de plus beau?

Raymond Alexis leva les yeux vers la toile qu'elle lui désignait dans tout l'élan de son juvénile enthousiasme. Il reconnut, brossé de main de maître et pur chef-d'œuvre en effet, le portrait d'un de ses aïeux en appareil guerrier. Il répondit aussitôt avec la spontanéité qui était un des traits saillants de son caractère :

— Vraiment, il vous plaît à tel point, ce brave ancêtre? Eh bien, qu'à cela ne tienne, *il est à vous* !

Ce disant, il grimpa avec désinvolture sur un fauteuil de tapisserie au petit point et se mit en devoir de décrocher le pesant cadre de bois sculpté. Une exclamation terrifiée l'arrêta un instant :

— Monsieur, monsieur, que faites-vous, de grâce? Y songez-vous? Laissez là ce tableau et sautez bien vite en bas de ce siège, je vous en prie... Mon Dieu ! si quelque gardien venait à survenir !

— Un gardien? Je vous assure qu'il ne me gênerait en aucune façon, et il serait même le bienvenu car je lui réclamerais un coup de main... Mais je m'en tirerai tout de même bien tout seul... Je ne vous demande que quelques secondes de patience, trop heureux de vous mettre à même d'emporter un souvenir de cette visite.

Se haussant sur la pointe des pieds, il se remit à la besogne, mais la jeune fille, ne comprenant rien aux façons d'un pareil original, n'avait plus d'autre idée que de battre précipitamment en retraite. Raymond-Alexis la vit tourner les talons et franchir à toute vitesse la première porte venue. Renonçant pour l'instant à décrocher son tableau, il se précipita à sa poursuite. De toute la vitesse de ses jambes, il traversa une salle, et puis une autre encore, sans guère gagner de terrain sur l'adorable créature qui avait enfin rejoint, toute haletante, le groupe des visiteurs. Il la voyait enfin à l'extrémité d'une longue galerie, il allait voler vers elle pour la supplier d'accepter « son cadeau », lorsque soudain il se heurta rudement au Grand Chancelier qui, la respiration un moment coupée par le choc, put cependant proférer, très respectueux mais très ferme en même temps, ces mots qui le clouèrent sur place :

— Je vous cherche de tous côtés, Monseigneur ! Dois-je rappeler à Votre Altesse royale que c'est aujourd'hui même, dans une heure, que doivent être officiellement célébrées ses fiançailles avec la princesse Olga?



« Auguste papa, excusez ma sérénissime franchise.

IV

Raymond-Alexis ne songeait plus le moins du monde à cette importante solennité. Lorsque, quelques semaines auparavant, peu après son retour de voyage, son père, invoquant la raison d'Etat, lui avait parlé de l'opportunité d'un mariage avec la noble princesse Marie-Olga de Margraveland, pays limitrophe du royaume de Zébranie, le prince héritier avait passivement accepté la perspective d'une union qui rentrait à ses yeux dans la catégorie des multiples et fastidieuses obligations que lui imposait hélas ! sa trop illustre

naissance. Présenté à la princesse, il avait été positivement glacé par la froideur de son accueil et c'est à grand'peine qu'il était parvenu à échanger avec elle quelques vagues propos dénués de tout intérêt et, davantage encore, de toute flamme. Le mariage n'en avait pas moins été définitivement décidé entre les deux Cours et Raymond-Alexis qui en avait presque complètement perdu le souvenir, se voyait sans enthousiasme aucun, rappelé à la réalité. C'est à peine s'il avait devant lui une heure pour se préparer à la cérémonie. Il jeta un coup d'œil chargé de regrets dans la direction de la jolie inconnue qui déjà s'éloignait davantage, perdue parmi la cohue des visiteurs et, escorté par le comte Igor, il se dirigea assez mélancoliquement vers ses appartements.

Mélancoliquement aussi il s'y confia aux soins de son fidèle valet de chambre qui avait déjà préparé pour lui la grande tenue de colonel des hussards blancs, et il gagna ensuite la salle du trône tout juste à temps pour y accueillir sur le seuil son auguste fiancée.

Privée depuis quelques années déjà de ses parents, et à la veille d'atteindre à sa majorité, la princesse Olga, héritière du trône de Margraveland, avait fait en automobile, en compagnie de son oncle, le prince Danielo, régent du royaume, et sous l'escorte d'un brillant escadron de lanciers, le trajet de quelques heures qui séparait de Borispol sa capitale Bulgrawa. Le fait d'avoir eu à accomplir ce véritable voyage avait grandement contribué à la mettre de la plus méchante humeur du monde. Un « Protocole » strictement réglé avait exigé que la cérémonie officielle des fiançailles se déroulât non pas dans ses Etats, mais dans ceux sur lesquels était appelé à régner son futur époux, et cela lui avait rendu plus antipathique encore l'infortuné Raymond-Alexis qui n'en pouvait mais. Comme lui, pour consentir à l'union projetée, elle avait dû s'incliner devant la « raison d'Etat ». Libre de ses sentiments, elle eût peut-être accueilli avec faveur l'alliance de ce jeune prince d'aspect jovial et qui, par lui-même, n'était pas sans séduction Mais parce qu'elle avait déjà donné son cœur par ailleurs elle détestait par avance en lui, et de toute son âme, l'époux qui lui était imposé.

Aussi guindé, aussi impassible qu'elle-même, Raymond-Alexis la conduisit, à travers la haie que formaient les courtisans, jusqu'aux deux sièges qui avaient été placés à leur double intention de chaque côté du trône sur lequel avait déjà pris place, solennel et majestueux, le roi Conrad. Celui-ci, après avoir, d'une inclinaison du buste, répondu à leur profond salut, les invita d'un geste large à s'asseoir et ils eurent à subir la lecture de deux interminables discours par lesquels le comte Igor et le prince Danielo célébrèrent à l'envi « la tendre union » qui allait rendre plus étroite que jamais les liens d'amitié séculaire qui unissaient les deux Etats. Après que de discrets applaudissements eussent accueilli la fin de cette joute oratoire, le prince héritier de Zébranie s'approcha de sa future épouse et lui passa au doigt la bague de fiançailles. Il ne s'émut guère à constater que, sous le gant, elle avait la main glacée, mais il remarqua qu'elle tenait ses yeux obstinément fixés sur un officier de lanciers au physique de parfait bellâtre, et qui, de son côté, ne la quittait pas du regard. Il n'en conçut d'ailleurs, tellement elle lui était indifférente, nulle amertume et encore moins de jalousie.

La pompeuse cérémonie une fois terminée, il reconduisit « protocolairement » son illustre fiancée jusqu'à la limite des antichambres. A la suite de Conrad XXXVI les courtisans quittèrent la salle du trône où Raymond-Alexis, demeuré seul, se trouva bientôt rejoint par le Grand Chambellan qui le salua de ces mots :

— Daignez, Monseigneur, me permettre de vous adresser personnellement mes respectueuses et chaleureuses félicitations à l'occasion du grand événement qui...

— Il n'y a vraiment pas de quoi, Excellence, interrompit le jeune homme avec bonhomie. Ne vous donnez pas la peine de recommencer votre discours à ma seule intention et, tenez, ayez plutôt l'extrême obligeance de faire fermer cette porte, derrière vous...

Le comte Igor se retourna, demeura un instant effaré, puis se précipita pour exécuter lui-même l'ordre reçu et s'empressa ensuite de disparaître, *ne voulant pas avoir l'air d'avoir vu* certain spectacle qui avait amené sur les lèvres du futur roi de Zébranie un sourire narquois ; attardée par un inexplicable concours de circonstances dans un salon voisin, la princesse Olga se croyant probablement à l'abri de tous regards indiscrets *se trouvait au bras d'un officier des lanciers de Margraveland et échangeait avec lui un long, un très long baiser...*

Nullement frappé par cet incident, et heureux que pour ce jour les « corvées » fussent enfin terminées, Raymond-Alexis regagna ses appartements privés en sifflotant allégrement...

V

Le protocole, l'inflexible protocole, exigeait que, dès le surlendemain, le prince héritier du royaume de Zébranie se rendît à Bulgrawa pour y présenter ses hommages à sa fiancée. Avec l'aimable philosophie dont il s'était fait une loi, il accepta de se soumettre à cette « formalité » encore, et, désireux de faire par la même occasion un peu de sport aérien, il prit place à bord d'un avion qui devait, en moins d'une heure, le transporter dans la capitale du royaume voisin. Le biplan décolla, s'envola et tout alla au mieux durant la première partie du trajet. Mais brusquement, aussitôt franchie la frontière de Margraveland, Raymond-Alexis vit le pilote se retourner et, dans le tonnerre du moteur, il l'entendit qui hurlait :

— Seriez-vous capable de piloter cet aéro?

Le jeune prince avait déjà bien de la peine à maintenir sur sa tête le chapeau de soie que, pour la visite officielle qu'il avait à rendre, il s'était jugé tenu d'arborer. Il esquissa un geste évasif. L'homme reprit, criant toujours à tue-tête :

— En tous cas, débrouillez-vous ! Je vous souhaite sincèrement de vous casser le cou !

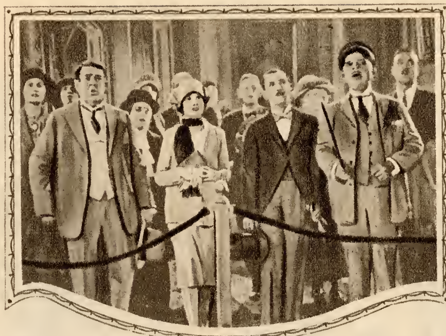
Puis, en un tournemain, il se débarrassa du masque à lunettes qui lui dissimulait le visage et, avant que son royal passager eût trouvé le temps de proférer seulement une exclamation, il se dressa et s'élança dans le vide. Au-dessus de lui se déploya presque instantanément un large parachute.

En l'espace d'un éclair, Raymond Alexis avait reconnut *l'officier de lanciers* à qui sa fiancée avait donné des marques certaines de sa tendresse et qui, à la suite de quelque ténébreuse machination, avait probablement réussi à prendre la place du pilote auquel le jeune prince avait cru pouvoir confier son existence. Mais déjà l'avion, livré à lui-même, menaçait de dangereusement piquer du nez. Notre sympathique héros se jugea heureux à ce moment d'avoir acquis au Bourget, en amateur, quelques vagues notions de pilotage. Au prix d'une assez périlleuse gymnastique, il parvint à se glisser jusqu'au poste de commande, saisit le manche à balai et redressa tant bien que mal l'appareil. Il se hasarda alors à jeter un regard au-dessous de lui et il put apercevoir, d'une hauteur de quelques deux cents mètres, l'officier félon, le faux pilote qui, parvenu au sol sans dommage, montait dans une auto au volant de laquelle se trouvait une blanche et svelte silhouette féminine en laquelle il devina sans aucune peine la princesse Olga. Mais il ne put cependant, et pour cause, entendre ces deux brèves répliques qu'échangeaient

les deux amoureux, tandis que déjà leur torpédo démarrait à toute vitesse :

— Dieu soit béni, Oscar, vous voici sain et sauf... j'ai eu tellement peur !

— Tout est pour le mieux. Olga chérie ! Gagnons rapidement la frontière de la république de Maldo Sclavachie où nous pourrons être librement et tout entiers l'un à l'autre, et n'écouter que la voix de nos deux cœurs. Vous voilà débarrassée à jamais de ce fantoche que l'on vous avait imposé comme fiancé : un accident, n'est-ce pas, est si vite arrivé !



Bientôt, il se trouva au premier rang.

Point n'était besoin à Raymond-Alexis de connaître explicitement le vœu, assez néfaste à son égard, qui se cachait sous ces derniers mots, pour se considérer comme définitivement libéré d'un engagement qui ne lui avait jamais souri en rien. Tout ce que depuis deux jours il avait *vu* et la manœuvre tentée contre lui, lui suffisaient pour cela plus qu'amplement. Il était ravi en somme, mais en même temps, et pour des raisons plus immédiates, fort inquiet. Ses talents de pilote n'étaient que fort limités et pour l'instant il aspirait avant tout à atterrir... à atterrir à tout prix.

Il y parvint, sous la protection sans doute d'un hasard bienfaisant. Il y parvint, mais non sans péripéties des plus mouvementées. Après avoir jeté la panique parmi un troupeau de vaches et semé la terreur à travers « une noce » qui, aux sons d'un accordéon, dansait dans un pré après un déjeuner champêtre, son appareil toucha enfin assez rudement le sol, roula, capota et se trouva presque immédiatement en flammes. Mais Raymond-Alexis, projeté en avant sur une meule de foin, se trouvait absolument indemne et son « huit reflets » lui-même n'avait subi que d'insignifiants dommages.

Flegmatiquement, il brossait son couvre-chef de sa manche, sans souci des invectives dont le saluait, aussitôt accourue, la joyeuse compagnie des danseurs qu'il avait failli de bien peu occire, lorsque survinrent deux gendarmes qui d'aventure passaient non loin de là. A la vue de l'avion qui finissait de flamber, ils sautèrent à bas de leurs bicyclettes, s'approchèrent, et, après avoir dûment constaté le sinistre, se mirent en devoir de verbaliser :

— Votre passeport? Vos nom, prénoms et profession?

— Mon passeport? répliqua jovialement le « rescapé »... Par ma foi, je n'en ai pas, mes braves amis. Quant au reste, je suis Raymond-Alexis de Zébranie. Profession : prince héritier.

Les deux gardiens de la loi le considérèrent ahuris. Puis ils se consultèrent du regard, hochèrent du menton, et l'un d'eux, le plus qualifié par la sardine blanche qui ornait son poignet, opina avec compassion :

— Dans votre chute, vous vous êtes sans doute blessé à la tête?

Raymond-Alexis, un peu impressionné, porta les mains à son chef, le tâta consciencieusement, le trouva heureusement indemne, les promena aussi par acquit de conscience tout le long de ses côtes et déclara ensuite, désinvolte :

— Aucune blessure ni à la tête, ni ailleurs, brigadier ! Au revoir, et merci quand même de votre aimable sollicitude !

Il allait s'éloigner sans d'ailleurs savoir le moins du monde où il porterait ses pas, quand le gradé auquel il avait adressé ces mots lui barra le passage :

— Assez de plaisanteries, ça ne prend pas à la frontière. Pas de blessures, tant mieux pour vous. Je vous réitère ma question et tâchez d'obtempérer clairement cette fois : Qui êtes-vous? Vos papiers?

— Je vous répète que *des papiers* je n'en ai pas sur moi et que si cela vous intéresse, je suis, comme déjà dit, Raymond-Alexis de Zébranie, prince héritier, par la grâce de Dieu et non pour mon bon plaisir, hélas ! dudit royaume.



Il lui passa au doigt la bague de fiançailles.

Le brigadier regarda son subordonné, porta à son tour le doigt à son front d'un geste significatif et laissa tomber ces seuls mots :

— Complètement dingo !

— Complètement ! acquiesça « Pandore ». Brigadier, vous avez raison !

Au même moment, Raymond-Alexis, ayant tout à fait recouvré ses esprits, lançait :



« C'est chic ici, n'est-ce-pas? »

— Vous ne voulez décidément pas me croire? Tant mieux, après tout ! Je me réjouis de pouvoir enfin circuler incognito. Vive la liberté !

Et, prenant sa course, il se jeta à travers champs.

Très rapidement, il atteignit une ferme, à l'orée d'un village Un paysan était en train de rentrer un cheval de labour. D'un bond le royal fugitif sauta sur le dos du pacifique animal. Il jeta à l'homme ahuri une poignée de pièces d'or en même temps que ces mots : « Je te l'achète » et, à grand renfort de coups de talon, il parvint à mettre sa monture à une allure qui pouvait vaguement donner une illusion de galop. Il alla ainsi droit devant lui durant une vingtaine de minutes, puis s'arrêta net devant une auberge de l'aspect de plus engageant. Il se sentait grand'faim : tant d'émotions d'ordre divers avaient largement suffi à le mettre en furieux appétit. Il sauta à terre, abandonna son cheval à ses libres fantaisies, alla s'installer à une table et se commanda un copieux déjeuner qu'il savoura avec d'autant plus de tranquillité et de béatitude qu'il se trouvait être, à ce moment, le seul client présent dans l'établissement.

Il finissait de déguster de succulentes crèpes « à la Margravelandienne » lorsqu'en se baissant pour ramasser sa serviette qui avait glissé à terre il trouva sous sa main une sorte de petit livret. Il le prit, l'entr'ouvrit machinalement et demeura stupéfait, son cœur battant la chamade. Il avait sous les yeux une photographie qui, pour n'être pas parfaite, représentait exactement les traits charmants de la blonde inconnue avec laquelle l'avant-veille, il avait échangé quelques mots au palais royal de Borispol. En regard se trouvaient tracées quelques lignes, mi-imprimées, mi-manuscrites, parmi lesquelles celles-ci lui sautèrent aux yeux :

Nom :	*Sullivan.*
Prénoms :	*Meg Aurora.*
Age :	*Vingt ans.*
Lieu de naissance :	*San Francisco.*

Mais déjà le maître d'hôtel s'avançait, intrigué de l'intérêt avec lequel son client examinait sa trouvaille. Sur celle-ci il jeta un discret coup d'œil, puis tout de suite expliqua :

— Monsieur vient de trouver ce passeport? Il a été certainement perdu par une jeune étrangère qui a déjeuné il y a une heure à cette table. Il va être facile de le lui faire parvenir car, tout en s'informant des diverses curiosités des environs, elle a dit être descendue au Carlton-Palace à Bulgrawa,



Il avait bien de la peine à maintenir sur sa tête son chapeau de soie.



Mais déjà Raymond-Al
faite assurance :

— Je connais très bien
charge de lui remettre mo

Ce disant, il enfouit ave
sa poche, réclama et paya
se dirigea vers la sortie. Au
son cheval en train de b
rare du talus. Sans hési
amusement du personnel
d'un poteau indicateur qu
tout juste à point pour lui
il prit la route de la capita
de cinq à six kilomètres.
avait fait retrouver la tra
tout à coup il se découvrai

V

Le « courrier » qui port

lexis déclarait avec une par-

n miss Meg Sullivan et je me
oi-même son bien.
rec autorité le passeport dans
royalement son addition, puis
u bord de la route, il retrouva
brouter paisiblement l'herbe
iter il l'enfourcha au grand
de l'auberge et, sur la foi
ui se trouvait placé devant lui
désigner la direction à suivre,
ale de Margraveland, distante
Il bénissait le hasard qui lui
ace de la jolie étrangère dont
it éperdument amoureux.

VI

rtait Raymond-Alexis et sa



Il avait eu le temps d'apercevoir l'exquise Meg.





Il se commanda un copieux déjeuner.

A droite : *Il s'arrêta net devant une auberge.*

fortune mit, en dépit de tous les efforts de son cavalier pour lui faire accélérer son allure, une sage lenteur à atteindre les portes de Bulgrawa ; mais là, comme il passait devant un poste de police, le sympathique prince entendit une voix qui, impérieusement, lui ordonnait d'arrêter. Docilement, il obéit à cette injonction. Un sous-officier d'avança, assez surpris de l'étrange apparence de cet élégant, mais singulier personnage qui, chapeau de soie sur la tête et guêtres blanches aux pieds, arrivait sur le dos d'un cheval de labour. Assez rudement, il interrogea :

— D'où venez-vous?... Où allez-vous?... Vos papiers?

— Mes papiers? riposta Raymond-Alexis avec son plus aimable sourire... C'est décidément une marotte dans ce délicieux pays... Malheureusement, je ne puis vous en fournir aucun, car. ainsi que j'ai déjà eu occasion de le déclarer, je n'en possède pas sur moi. Pour le surplus, je n'ai aucun inconvénient à vous confier que j'arrive de Zébranie, royaume dont je suis le prince-héritier, et que je me trouve lancé à la recherche de la plus jolie fille du monde.

Les deux gendarmes avec lesquels Raymond-Alexis avait déjà eu maille à partir après son atterrissage mouvementé, l'avaient suivi de loin, surveillant attentivement tous ses faits et gestes et prêts à intervenir à la première occasion. Ils arrivèrent juste à temps pour faire comprendre au sous-officier, par une éloquente mimique, qu'il se trouvait en présence d'un malheureux fou, d'un fou peut-être dangereux. Immédiatement, l'autre leur adressa un signe d'intelligence et, quittant sa mine sévère, il reprit sur un ton infiniment moins agressif :

— Parfaitement, parfaitement ! La plus jolie fille du monde !... Vous allez la voir, elle est justement ici... Mettez pied à terre et suivez-moi.

Sans aucune méfiance, Raymond-Alexis quitta de nouveau sa monture, et emboîta le pas à son interlocuteur. Une fois à l'intérieur du poste, il se trouva en présence d'un fonctionnaire très galonné à l'oreille duquel le sous-officier se pencha, après avoir échangé quelques mots avec les deux gendarmes qui avaient suivi. Si notre héros eût été tant soit peu attentif à ce qu'il chuchotait, il eût peut-être surpris quelques bribes de phrases dans le genre de celles-ci ;

— Fou, ou complètement déséquilibré à la suite d'une chute en avion... Prétend être le prince héritier de Zébranie... Dit qu'il est à la recherche de la plus jolie fille du monde...

Et il eût entendu aussi le « haut fonctionnaire », chuchoter en substance :

— Demander une auto... le faire conduire à l'infirmerie spéciale du dépôt... Tâcher de découvrir sa véritable identité... En attendant le garder à vue...

Mais notre héros n'entendait pas. Il ne pensait qu'à celle qu'il était bien résolu à rejoindre à tout prix et il commençait à donner des signes non équivoques d'impatience : il se demandait s'il ne s'était pas sottement fait mystifier en se laissant raconter qu'elle se trouvait là, dans ce local où elle ne pouvait vraiment avoir que faire : le signalement qu'il avait donné d'elle était d'ailleurs, il devait bien se l'avouer, assez vague...

Il en était là de ses réflexions lorsque, saisi aux épaules et aux bras par quatre poignes solides, il se trouva poussé en avant malgré tous les efforts qu'il déploya pour résister aux deux gendarmes qui en agissaient aussi cavalièrement avec lui. Il franchit ainsi d'abord une pièce assez sommairement meublée, puis un couloir, et se trouva finalement projeté dans une sorte de cellule dont la porte grillagée se referma sur lui. Il se retrouva seul, mais dans la première pièce qu'on lui avait fait traverser, il avait eu le temps d'apercevoir la délicieuse, l'exquise Meg Sullivan et il croyait entendre encore retentir à ses oreilles le cri de surprise qu'elle avait poussé en le voyant passer aux mains de ses farouches gardes du corps... et en le reconnaissant de son côté, sans aucun doute possible.

Pour aller la rejoindre, il essaya d'ébranler le battant de chêne derrière lequel il se trouvait prisonnier. Mais il cessa bientôt de se dépenser en d'inutiles efforts : la jolie touriste avait probablement gardé elle-même un souvenir amusé et très sympathique « du jeune original » qu'elle avait rencontré en visitant le palais royal de Borispol, car, traversant sur la pointe des pieds le couloir, elle vint apparaître de l'autre côté des barreaux de la porte, aux yeux charmés de Raymond-Alexis. Et ce fut aussitôt cette double exclamation :

— Vous ici? Comment? Pourquoi?

Il essaya d'expliquer, retrouvant aussitôt son plus jovial sourire :

— En ce qui me concerne, je me le demande vraiment, car ces lieux m'ont tout l'air d'être une prison, et je n'ai pas commis d'autre crime que de me trouver démuni des papiers qu'on me réclame à cor et à cris. Et quand je décline à tous ces imbéciles mon identité qu'il leur serait bien facile de vérifier, ils ont l'air de tomber de la lune et de me prendre, ma parole, pour un fou !

— C'est, à peu de chose près, mon cas, répartit la jeune fille. Au cours d'une excursion que j'ai faite ce matin toute seule aux environs, j'ai eu la mauvaise chance de perdre mon passeport et on vous le demande à tout bout de champ dans ce pays. En rentrant en ville, je n'ai pu le présenter et on m'a gardée ici, moins sévèrement enfermée que vous il est vrai, sous prétexte d'enquête. Il y a près de deux heures que cela dure. Ma gouvernante avec qui je voyage et que j'ai laissée à l'hôtel doit commencer à s'inquiéter de ce que je suis devenue. Je me demande vraiment quand on se décidera à me rendre ma liberté !

— Soyez rassurée, cela ne saurait tarder ! assura aussitôt notre héros. J'ai eu l'heureuse chance de trouver le précieux document que vous avez perdu et j'ai remercié le sort qui me procurait ce fil conducteur grâce auquel je pouvais être à peu près sûr, après avoir perdu votre trace, de parvenir jusqu'à vous.

A travers le grillage il passa le passep rt à la jeune fille, puis se lança dans une déclaration enflammée que, toute rougissante, elle sembla écouter avec le plus vif plaisir.

Mais ce doux entretien fut tout à coup interrompu par un des deux gendarmes qui faisait irruption dans le couloir ; il prit assez brusquement la blonde Edith à partie :

— Qu'est-ce que vous faites ici, vous, à causer avec le « dingo? » Tâchez de rentrer « dans votre turne » et plus vite que ça !

— Mais, protesta-t-elle vivement, ce Monsieur n'est pas fou le moins du monde... C'est un charmant garçon que je connais fort bien .

— Pas fou? Eh bien ! qu'il se décide alors à nous décliner ses nom, prénoms et qualités. Après, on verra!

De l'autre côté de ses barreaux, le prisonnier articula avec son plus gracieux sourire :

— Raymond-Alexis, prince héritier de Zébranie.

— Là ! vous avez entendu, s'exclama triomphalement le gardien de l'ordre public. Quand je vous le disais, qu'il est piqué ! Un homme qui aurait deux sous de bon sens ne chercherait pas à se moquer de *l'autorité* en s'affublant de titres et qualités qui ne sont pas les siens. Est-ce qu'un prince se promène comme ça sans même, dans sa poche, une carte avec une couronne dessus, je vous le demande?

La jeune fille, à entendre le nom pompeux dont se parait le sympathique détenu était demeurée un instant interloquée. Mais aussitôt un fait précis s'était présenté à sa mémoire : elle se rappelait parfaitement que le guide qui lui avait fait visiter le palais royal de Borispol avait affirmé connaître particulièrement le prince héritier. Or, il n'avait, elle s'en souvenait également, témoigné d'aucune considération spéciale vis-à-vis de ce jeune homme qu'il avait bien au contraire à plusieurs reprises interpellé presque grossièrement. Ce dernier, *décidément très original*, était donc tout simplement en train de mystifier son gardien. Elle répondit donc en souriant :

— Ce monsieur plaisante, ne le voyez-vous pas?

— Eh bien en ce cas, coupa le gendarme, il verra ce qu'il lui en coûtera, car on *ne plaisante pas ici*. Quant à vous, assez causé, vous n'avez pas de papiers non plus, et vous êtes probablement deux complices qui avez essayé de pénétrer an Margraveland avec de criminels projets...

— Pas de papiers? Je vous demande bien pardon : voici mon passeport, que j'ai retrouvé !

Il examina d'un œil soupçonneux le livret qu'elle lui tendait et grommela :

— Je vois bien, c'est un passeport, mais tout ça n'est pas clair. Venez vous expliquer avec le chef. Quant à cet « énergumène » il ne perdra rien pour attendre !

Contrainte et forcée, la jeune fille dut se résigner à obéir à l'injonction du gendarme, et elle disparut non sans avoir lancé à Raymond-Alexis un éloquent regard tout empreint de tendresse.

Il ne pouvait, quant à lui, se résigner à demeurer séparé d'elle. Jugeant impossible de gagner le couloir pour arriver à la rejoindre, il promena ses regards autour de lui et avisa la petite fenêtre qui éclairait la cellule. Placée assez haut elle n'était pas suffisamment large pour lui livrer passage et, de plus, se montrait garnie elle aussi de barreaux épais. Il n'en grimpa pas moins sur un banc pour jeter un regard au dehors ; il vit devant lui une sorte de terrain vague, il vit aussi, tout près de lui, la croupe presque appuyée au mur, son cheval, *son fidèle cheval* qui, la tête basse, somnolait. Une idée de génie fulgura aussitôt dans son esprit. Il avisa une longue et flexible tige de bois traînant parmi quelques brins de paille qui jonchaient le sol de sa prison Il s'en empara et, passant son bras à travers les barreaux il parvint, après quelques tentatives, à habilement

chatouiller et piquer même l'animal. Deux ou trois ruades formidables furent le résultat, d'ailleurs fermement espéré, de cette manœuvre et, du même coup, un trou béant s'ouvrit dans le mur évidemment fort peu solide, de l'édifice. Prestement, Raymond Alexis se glissa à travers l'ouverture. Une fois au dehors, il se débarrassa de son mieux de la poussière dont il était couvert, puis, prenant par le licol son cheval déjà calmé, il fit avec précaution le tour du poste de police. A travers une fenêtre entr'ouverte, il aperçut Edith, seule dans le bureau du fonctionnaire galonné où il avait été lui-même tout d'abord introduit. L'appeler d'un signe, la recevoir entre ses bras, la hisser sur les flancs robustes de son *coursier*, y grimper derrière elle et partir ainsi à l'allure la plus accélérée possible, tout cela ne lui demanda qu'un instant : durant ce même instant, tout le personnel du poste, « fonctionnaire supérieur » en tête, alerté par le gendarme qui venait de trouver vide la cellule « du fou », discutait devant le mur à demi démoli, parmi les invectives et les ordres contradictoires qui s'entrecroisaient.



Passant son bras entre les barreaux...

VII

Constatant qu'il n'était pas poursuivi, Raymond-Alexis n'avait pas tardé à ralentir sa monture qui ne demandait d'ailleurs qu'à se remettre paisiblement au pas. Nous ne chercherons pas à savoir tout ce qu'il put, à cette tranquille allure, murmurer à l'oreille de l'exquise jeune fille qui se trouvait assise devant lui et dont, sous prétexte de solidement la soutenir, il entourait la taille d'un de ses bras. Toujours est-il que cette dernière paraissait écouter avec le plus vif plaisir, avec le plus tendre émoi, tout ce qu'il lui contait.

Ils mirent un certain temps à parcourir la distance qui les séparait du Carlton-Palace. Lorsqu'après avoir traversé le parc qui entourait l'hôtel ils s'arrêtèrent enfin devant la vaste terrasse où se trouvaient réunis de nombreux touristes, l'étrange équipage en lequel ils arrivaient suscita la curiosité et la gaieté générales. Mais sans aucunement s'en préoccuper, Meg Sullivan se laissa glisser à terre et, son aimable compagnon ayant suivi son exemple, elle l'entraîna à la rencontre d'une dame âgée, la même avec laquelle elle avait visité le palais royal de Borispol et qui s'avançait en s'écriant :

— Ah ! ma chère petite, vous voici enfin ! Qu'êtes-vous devenue, de grâce? Vous ne saurez jamais par quelles transes j'ai passé à vous attendre depuis des heures...

— Rassurez-vous, chère Miss Edith, répartit gaiement la jeune fille, je viens de terminer mon excursion de la plus agréable façon que l'on puisse imaginer. Il m'était advenu, il est vrai, une petite aventure, assez désagréable et, parce que j'avais égaré mon passeport je m'étais vu retenir prisonnière dans un poste de police. J'y serais même très probablement encore sans l'intervention de monsieur, qui, avec autant de hardiesse que de décision, m'a enlevée pour ainsi dire au nez et à la barbe de mes gardiens ! Je vous laisse un instant avec lui... je reviens dans deux minutes.

Légère, elle courut vers un salon qui ouvrait de plein pied sur la terrasse. Raymond-Alexis complètement sous le charme, tenait encore les yeux fixés sur la baie à travers laquelle elle avait disparu lorsque miss Edith, voulant se montrer aimable envers ce sympathique jeune homme dont la jolie Meg avait d'ailleurs négligé de lui dire le nom, prononça en souriant

— C'est une véritable chance pour Meg, monsieur, que vous soyez survenu à point pour l'arracher à toutes ces brutes qui s'étaient permis de l'arrêter. Monsieur Harrington vous sera certainement très reconnaissant du service que vous lui avez rendu.

Notre héros ne se souvenait que très vaguement du nom qu'il avait pu lire sur le passeport de la jeune fille.



Il cueillit une fleur et la lui offrit.

Il répondit en conséquence le plus naturellement du monde :

— Monsieur Harrington... c'est le papa?

— Non, non. Vous ignorez je le vois que cette pauvre petite Meg est orpheline et qu'après avoir veillé sur ses jeunes années, sa vieille gouvernante qui a l'honneur de vous parler en ce moment, constitue sa seule famille... M. Harrington est son fiancé !

La foudre en tombant aux pieds de Raymond-Alexis ne lui eût — façon de parler tout au moins — pas produit plus d'effet, une plus vive commotion que cette révélation inattendue. Il demeura un instant comme frappé de stupeur : pour la première fois de son existence il se sentait éperdument amoureux ; il s'était forgé l'illusion d'être payé de retour, et voici que soudain s'écroulait le rêve auquel il s'était laissé bercer. Il allait s'éloigner le désespoir au cœur, lorsque sur la terrasse il aperçut Meg qui réapparaissait. Elle était en train d'échanger quelques mots avec un grand et élégant jeune homme que notre infortuné prince estima, du premier coup d'œil, fat et prétentieux. Il lança dans sa direction un regard chargé de haine, puis, après un moment d'hésitation, il se dirigea vers la jeune fille. Celle-ci de son côté, quittant son interlocuteur, fit en souriant quelques pas vers lui. Arrivé en face d'elle, il s'inclina légèrement puis, d'un air sombre, il prononça :

— Avant de m'éloigner, j'ai tenu à vous féliciter de votre prochain mariage avec M. Harrington !

— Mon mariage avec M. Harrington?... Il y a erreur, cher monsieur !

— Pardon ! Inutile de nier : votre gouvernante m'a tout raconté et, de plus, à l'instant même, je vous ai vue causer avec votre fiancé !

Elle partit d'un franc éclat de rire :

— Mon fiancé, ce jeune homme à qui je viens de dire quelques mots? Grand merci ! c'est tout simplement le gérant de l'hôtel et je lui recommandais de faire expédier d'urgence un télégramme que je viens de rédiger. Quant à M. Harrington..

— Eh bien?

— Eh bien, sachez qu'avant de quitter, pour un voyage de quelques mois, San Francisco où il se trouve encore, je m'étais, sur les instances de quelques anciens amis de ma famille, laissé fiancer à lui sans lui dissimuler cependant qu'il ne m'inspirait aucun sentiment d'amour. Et... je ne veux pas vous dire le motif de cette décision, devinez si vous pouvez, c'est à lui précisément que je viens de télégraphier... pour lui rendre sa parole et pour reprendre la mienne !

D'un extrême désespoir, Raymond-Alexis passa à une joie délirante car — cela ne faisait dans son esprit aucun doute possible — c'était à cause de lui, parce qu'elle partageait ses propres sentiments que l'adorable Meg avait tenu à reprendre sa liberté. Sans mot dire, pressé de fuir tous regards indiscrets, il la saisit par la main et l'entraîna vers une allée déserte du parc. Là, il cueillit une fleur et la lui offrit comme si, par ce même geste, il lui offrait en même temps tout son cœur. Puis, d'un irrésistible élan, attirant la jeune fille vers lui, il s'écria avec un joyeux enthousiasme :

— Meg, je vous adore !

Cette fougueuse déclaration fit monter un peu plus de rose aux joues délicates de celle à qui elle s'adressait. Mutine, elle se dégagea de la tendre étreinte qui l'enserrait et, par jeu, se mit à courir de ci de là en défiant notre héros de la rattraper. Il s'élança à sa poursuite et finit par la rejoindre non sans peine au bord d'un poétique lac en miniature. Et la saisissant entre ses bras, il répéta un peu haletant :

— Je vous adore !

Le sein palpitant, Meg laissa aller alors sa tête blonde sur son épaule et, chastement, innocemment, elle offrit ses lèvres à son baiser...

...Tendrement enlacés, les deux jeunes gens, appuyés à une balustrade rustique au-dessus de l'eau transparente du lac savouraient délicieusement la plénitude de leur bonheur. Ils se sentaient en ce moment tout entiers l'un à l'autre, si rapide qu'ait été l'éclosion de leur amour. Ils n'avaient pas besoin de mots pour l'exprimer et, sans presque rien savoir de l'autre, sans songer encore à l'avenir, il leur semblait qu'ils n'eussent jamais vécu et ne dussent jamais vivre que dans la minute présente. Un bruit de pas derrière eux les fit brusquement se retourner et Raymond-Alexis éprouva la plus désagréable surprise en apercevant à quelques pas de lui le comte Igor accompagné de deux hauts dignitaires de la Cour de Zébranie.

Il allait vertement leur demander de quel droit ils se permettaient de le relancer ainsi quand le Grand Chancelier, avec les marques du plus profond respect et en essayant en même temps d'user de tous les ménagements possibles, lui apprit le pénible événement qu'il lui incombait de lui annoncer : le roi son père, frappé d'une foudroyante attaque d'apoplexie, avait rendu son âme à Dieu une demi-heure à peine après le moment où le prince héritier avait lui-même, dans la matinée, quitté Borispol.

— Nous n'avons pas hésité, ajouta le comte Igor, à partir en avion pour informer *Votre Majesté* du deuil cruel qui la frappait. Nous nous sommes rendus naturellement tout droit au palais royal de Bulgrawa où nous avons appris avec une vive inquiétude qu'Elle n'y avait point été vue et, d'autre part, avec une vive surprise, que Son Altesse la Princesse Olga avait disparu. Avec l'angoisse qui se peut deviner, nous avons cherché de tous côtés et c'est un heureux hasard qui nous a enfin permis de joindre Votre Majesté.

Et, s'inclinant profondément, il termina par ces mots consacrés :

— Le Roi est mort, vive le Roi !

Raymond-Alexis était trop affectueusement attaché à son père pour n'être pas très profondément affecté par la brusque nouvelle de sa mort si soudaine. Le bruit d'un soupir étouffé l'arracha à ses douloureuses méditations. Durant quelques brefs instants il avait oublié Meg. Il la chercha du regard. Tristement, la tête baissée, elle s'était écartée de quelques pas. Sans nul souci de sa royale dignité, il courut vivement à elle, et, comme, en le voyant approcher, elle esquissait une profonde révérence, il lui prit la main et doucement l'attira vers lui. La pauvre enfant était pâle et bouleversée ; elle murmura :

— Je ne savais pas... J'avais cru à une plaisanterie lorsque là-bas, au poste, vous avez décliné vos noms et vos titres.

— Et moi, répondit-il très ému, tout entier à cet amour qui s'était si spontanément emparé de tout mon être, j'avais oublié tout ce qui n'était pas vous. Mais à cet amour, Meg chérie, je ne veux pas renoncer. De tristes devoirs à remplir m'obligent à vous quitter momentanément... mais rien ne me contraindra à demeurer séparé de vous.

Elle secoua mélancoliquement la tête, et, dans un souffle, laissa échapper ces mots :

— Hélas, *Sire*, votre volonté même ne peut réaliser l'impossible. Trop de distance nous sépare. Le rêve était trop beau !

Comme courbée sous le poids de sa douleur, elle s'éloigna à petits pas. Raymond-Alexis eut un mouvement pour la suivre. Mais ses yeux rencontrèrent ceux du Grand Chancelier qui, sans oser rien en laisser apparaître, était grandement offusqué de ce colloque qui, en pareilles circonstances était si loin du « Protocole ». Alors, le nouveau souverain de Zébranie poussa un profond soupir. Il eut un long regard vers la gracieuse silhouette qui, peu à peu, disparaissait entre les arbres, et se déclara prêt à rejoindre la capitale.

VIII

Au bout de la première semaine de grand deuil officiel on commença à se dire tout bas, à la Cour de Zébranie, que le successeur de Conrad XXXVI témoignait d'une affliction qui faisait grand honneur à ses sentiments filiaux. Lui qu'on avait connu naguère si exubérant, si fantaisiste à l'occasion, si heureux de vivre, et de se dépenser, paraissait sombrer depuis la mort de son père, dans une lamentable mélancolie.



Lorsqu'il apparut sur le haut des marches du palais...

En réalité, Raymond-Alexis s'il payait un juste tribut à la chère mémoire d'un père vénéré, était en même temps excédé déjà de sa «majesté souveraine» et « de la mission sacro-sainte par le droit divin » qui était devenue la sienne. Il ne s'était, nous le savons déjà, jamais senti aucun goût pour le métier de roi. Il en éprouvait infiniment moins encore depuis qu'il se trouvait effectivement appelé à l'exercer, depuis surtout qu'il s'était vu de ce chef séparé de cette adorable Meg dont son cœur conservait l'impérissable souvenir. Il lui écrivait chaque jour de longues épitres enflammées. Il demeurait bien résolu à partager avec elle à tout prix, une existence qui, hormis cela, n'avait plus à ses yeux aucune raison d'être. Il savait parfaitement que, s'il voulait la faire asseoir à ses côtés, sur le trône de ses ancêtres, le « Protocole » se dresserait, indigné, pour lui opposer « la raison d'Etat » et ne se sentait nullement désireux d'ailleurs, de faire *une reine* de celle en qui il n'aspirait qu'à trouver « la femme » à qui il se consacrerait tout entier. Et, à cause de cela, il cherchait un moyen pratique et « élégant » de conquérir sans avoir l'air de se dérober « à l'accomplissement de sa haute mission », la complète liberté à laquelle il aspirait. Il devait s'avouer qu'ainsi posé, le problème était plutôt ardu à résoudre.



« Avant une heure, la constitution sera revisée... et comment ! »

Sans aller jusqu'à pénétrer les pensées intimes de son jeune souverain, le Chancelier Igor se rendait compte jusqu'à un certain point, de ce qui se passait en lui. Il se souvenait de cette inconnue avec laquelle il l'avait surpris, à Bulgrawa, en si tendre conversation. Il craignait quelque fâcheux coup de tête et, pour en écarter le péril, il sut convaincre le clan des grands dignitaires de la Cour de la nécessité de hâter la cérémonie officielle du couronnement : il caressait l'espoir qu'une fois sacré roi, selon tous les rites, le fils de Conrad XXXVI dépouillerait le vieil homme » pour ne plus songer qu'à se vouer, suivant l'exemple de ses illustres ancêtres, à la gloire de son pays et de sa dynastie.

Habilement circonvenu, Raymond-Alexis se résigna à la perspective de ce qu'à part soi, il appelait irrévérencieusement « une nouvelle corvée ». Mais il ne manqua pas d'adresser à sa chère Meg une lette pour l'inviter de la façon la plus tendre et la plus pressante à assister aux fêtes qui se préparaient,

Le grand jour arrivé, les différentes cérémonies commencèrent à se dérouler dans la pompe dont des usages immémoriaux avaient fixé tous les détails. Mais le jeune souverain n'avait d'yeux que pour Meg qui, placée aux premiers rangs de l'assistance, lui adressait à la dérobée de doux sourires empreints à la fois de

tendresse et de mélancolie. Il se laissa ceindre le front de la lourde couronne d'or, il reçut le globe et le sceptre, et puis ce fut, dans l'immense salle du trône, l'interminable défilé du baise-main. Dans un chatoiement de brillants uniformes et de somptueuses toilettes, parmi l'étincellement des décorations, des perles et des pierreries, princes et princesses, hauts dignitaires, courtisans et simples invités vinrent l'un après l'autre faire hommage de fidélité et de respect au roi.

Mais lorsque ce fut au tour de Meg de passer devant lui, lorsqu'il la vit s'incliner sur sa main qu'il avait jusque-là machinalement abandonnée à l'effleurement d'une centaine de bouches, il se leva tout d'une pièce, se pencha, et ce fut sa main à elle que, d'un irrésistible mouvement, il porta à ses lèvres au grand scandale du comte Igor, à la fureur des princesses, dames et demoiselles d'honneur, à la stupéfaction de la majeure partie des assistants, à la confusion de celle sur qui se portaient maintenant tout les regards.

Le défilé touchait à sa fin. Le Grand Chancelier, jugea urgent de faire diversion et il avisa *Raymond-Alexis III* que le moment était arrivé où il devait se montrer à son peuple impatient de l'acclamer. Notre royal héros sans se faire prier se déclara prêt à se soumettre à cette nouvelle exigence du « Protocole ». Depuis qu'il avait publiquement témoigné, en quelque sorte, de ses sentiments à l'égard de la blonde et adorable Meg, il se sentait fier et joyeux ; un feu nouveau courait dans ses veines et il était plus résolu que jamais à se débarrasser à tout prix de l'encombrant fardeau du pouvoir pour se consacrer tout simplement à son amour.

Lorsqu'il apparut sur le haut des marches du palais des vivats, des applaudissements l'accueillirent, auxquels se mêlèrent cependant quelques coups de sifflet. Il ne parut nullement choqué d'entendre ces derniers et s'apprêta à donner docilement lecture d'une proclamation dont le Grand Chancelier avait soigneusement préparé la rédaction. Mais, à ce moment précis, un objet de forme ronde, lancé d'une main sûre, vint tomber à ses pieds. Tranquillement il allait se baisser pour le ramasser lorsque son fox favori lui passa entre les jambes et se mit à rouler « l'objet » comme il l'eût fait d'une balle de caoutchouc en poussant des jappements joyeux. Il y eut un mouvement de recul général, tandis que seule au contraire, Meg courait se mettre aux côtés de Raymond-Alexis toujours immobile et souriant. Et ces mots en même temps volaient de bouche en bouche :

— Un attentat... Une grenade... Une bombe... qui n'a pas explosé heureusement !

Mais le désarroi devint panique lorsque l'instant d'après un autre projectile s'abattit sur l'immense perron assez loin du souverain mais très près du groupe des courtisans. Il n'éclata pas, mais il fusa, laissant échapper une âcre et épaisse fumée. Ce fut un véritable sauve-qui-peut, aussi bien parmi l'entourage du roi que parmi la foule pressée sur la grande esplanade qui s'étendait devant le palais. Au bout des marches il n'y eut plus que Raymond-Alexis et que Meg qui tremblait pour lui. Et tout seul au-dessous d'eux, à quelques mètres, un homme à barbe grise, en longue redingote élimée, s'apprêtait à lancer un nouvel engin.

D'un bond, en dépit du long manteau doublé d'hermine qui aurait pu entraver ses mouvements, notre héros se trouva sur lui et le saisissant au poignet, il lui dit avec un calme admirable.

— Merci, mon ami, de tant de... loyalisme. Mais vous vous livrez à un petit jeu qui, à force de se répéter, ne serait plus amusant pour tout le monde.

— Il ne présente aucun danger, répondit le farouche personnage. Simple manifestation. Mes bombes sont inoffensives. Je ne suis pas sanguinaire. *Je suis simplement un vieux républicain.*

— Et moi un jeune *idem*, répartit du tac au tac l'héritier de Conrad XXXVI. Comme ça se trouve ! Il ne faut pas, voyez-vous, juger les gens sur la mine.

— En ce cas, il serait facile de s'entendre... Décrétez simplement la transformation de la monarchie en république.

— Oui, je le pourrais... mais voyez-vous, entre nous, pour la forme, j'aimerais mieux avoir l'air de me laisser forcer la main.. Voyons, ne pourriez-vous pas me préparer une toute petite révolution... au chiqué?

— C'est sérieux?

— Tout ce qu'il y a de plus...

— En ce cas, *ne vous en faites pas* ! Le temps de grouper quelques partisans légèrement tapageurs, et je reviens.

Ce dialogue achevé à demi-voix en présence de Meg qui n'avait pas un instant quitté son cher roi bien-aimé, « le vieux républicain » détala à toutes jambes pour s'en aller organiser sa mise en scène. Le comte Igor timidement réapparu, et jugeant tout danger écarté, s'approcha alors pour dire sentencieusement :

— Sire, il est de mon devoir de faire respectueusement observer à Votre Majesté que la Constitution lui interdit de se commettre ainsi qu'Elle vient de le faire, avec n'importe quel citoyen.

Mais il demeura confondu lorsqu'il s'entendit répondre ces mots dont le sens fatidique et secret ne pouvait lui échapper :

— Bah, ne vous frappez pas pour si peu, monsieur notre Grand Chancelier ! Avant une heure, notre Constitution sera revisée... *et comment* !

Moins d'une heure plus tard, en effet, et comme Raymond-Alexis était parvenu à grand'peine à s'isoler un peu dans les allées du parc royal avec sa blonde aimée, il vit accourir le comte Igor et le Grand Maréchal du palais qui, blêmes, haletants, lui annoncèrent... ce qu'il attendait impatiemment.

— Sire, une importante colonne de révolutionnaires, de gens sans aveu, vient d'envahir l'esplanade et menace d'assaillir le palais... Ils poussent des cris séditieux, ils osent acclamer la République... Mais nous allons faire donner les troupes de la Garde et anéantir dans l'œuf ce mouvement insurrectionnel. Il coûtera cher à ceux qui s'y trouvent mêlés, et, s'il le faut, le canon...

Mais d'un geste plein d'une noble dignité, Raymond-Alexis les interrompit :

— Je m'oppose formellement, déclara-t-il, à ce que l'on répande seulement une seule goutte de sang. J'étais prêt à accomplir de mon mieux la haute mission dont le destin m'avait chargé. Mais, puisque mon peuple exige un changement de régime, puisqu'il réclame la République, je ne veux pas faire obstacle à sa volonté. Faites ouvrir les portes du palais, messieurs, recevez une délégation de ces braves gens, arrangez-vous avec eux, c'est désormais votre affaire. Décidé à ne pas m'imposer par la violence, je considère désormais mon rôle comme terminé !

— Mais cependant, Sire, daignez réfléchir... le mouvement est certainement loin d'avoir la portée que vous lui supposez... L'immense majorité de la population...

Il coupa court à toutes instances, à toutes observations, par cette phrase décisive :

— Je ne veux pas me leurrer d'illusions, *ni songer à ma personne*. J'ai dit !

Puis, enchanté « de la petite combinaison » grâce à laquelle les choses s'arrangeaient au mieux de ses désirs, il entraîna vivement Meg vers ses appartements particuliers. Là, il s'empressa de déposer couronne et manteau d'hermine pour revêtir avec délices un confortable complet ; et, après avoir donné quelques ordres à son fidèle valet de chambre quant à la confection et à l'expédition de ses bagages, il descendit en hâte avec la jeune fille pour gagner l'auto qu'il avait commandée. Il caressait

l'espoir de disparaître « sans tambours ni trompettes » mais il se heurta à un groupe bruyant et enthousiaste au milieu duquel pérorait « le vieux républicain ». Celui-ci se précipita vers lui les bras grands ouverts, lui donna chaleureusement l'accolade, et s'écria :

— Camarade ci-devant roi, nous avons décidé de t'élire Président de la République Zébranienne, et nous avons même pensé t'être agréables en t'adjoignant un vice-président en la personne de ton ci-devant Grand Chancelier qui a accepté l'offre de cette haute fonction.

— Parfait, vieux camarade. Il *vice-présidera* en mon absence et toi tu présideras notre Parlement. Tâchez de bien vous entendre ensemble et tout ira pour le mieux dans la meilleure des Républiques. Moi, avec votre permission, je m'octroie un congé illimité... pour aller me marier.

Sur ces paroles que saluèrent de frénétiques applaudissements, l'ex-prince héritier, l'ex-roi dut, bon gré mal gré, se laisser porter en triomphe jusqu'à la voiture dans laquelle Meg était allée se blottir en l'attendant. Et, une fois auprès d'elle, une fois la voiture en marche, il s'exclama joyeusement :



Il dut se laisser porter en triomphe.

— Libre, enfin libre ! A nous enfin le vrai bonheur !

Tendrement, câlinement, elle se pelotonna contre lui, puis, après un long, très long baiser, elle demanda :

— Où m'emmenez-vous, mon roi ?

— Mais à Paris... naturellement ! Par le premier train. C'est là que nous ferons bénir notre union.

— A Paris !... Et ma malheureuse gouvernante que j'ai laissée à Bulgrawa?

— Eh bien ! Nous lui télégraphierons pour la rassurer sur votre sort, pour lui proposer de venir nous rejoindre comme future gouvernante de... de notre maison. Et si, par la même occasion, elle peut retrouver et nous amener le brave cheval sur lequel nous avons fait notre premier voyage, vous en souvenez-vous, Meg chérie ? je lui réserverai la place d'honneur dans nos écuries.

Un frais éclat de rire, encore un baiser... L'auto roulait...

FIN.

MAURICE AUBYN.

LE FILM COMPLET

paraît deux fois par semaine : LE JEUDI ET LE DIMANCHE

JEUDI PROCHAIN (N° 329)

CHÉRI, TU CHERRES !

par HUGHES CHELTON — *(Film First National.)*

En vente partout : 0 fr. 30 le numéro — Franco : **0 fr. 35**; Étranger **0 fr. 40.**

Abonnement : un an. — France : **42** fr. — Etranger : **30** fr.

Primes Gratuites offertes à nos Abonnés

Tout abonné d'un an au " FILM COMPLET " a droit, au choix à :

Un magnifique sucrier orfèvrerie, métal argenté, intérieur doré. *(Diamètre : 10 centimètres.)*

OU

Un Porte-monnaie pochette italienne, tout cuir, 1er choix. *(Largeur : 8 centimètres.)*
(Voir détails et photos dans le n° **308** du **FILM COMPLET.**)

Frais de port et emballage de la prime : **Sucrier :** France, **1 fr. 50.** Étranger, **3 fr ; Porte-monnaie :** France, **1 fr. 25** ; Étranger : **2 fr. 50** en plus du prix de l'abonnement.

Envoyer mandats ou chèques (compte 259-10) à l'Administration du **FILM COMPLET, 3, Rue de Rocroy, Paris (Xe)**, en indiquant bien exactement la prime choisie. AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT.

EN VENTE PARTOUT

le nouveau volume de la Collection

LES GRANDS FILMS

qui publie :

MUCHE par Francis F. ROUANET

Production Ciné-Alliance — Edit. de la Société des Cinéromans — Pathé-Consortium Cinéma distributeur.

En vente partout : 1 fr. 25 le volume

Envoi franco contre la somme de **1 fr. 25** (Étranger : **1 fr. 60**) adressée à l'Administration des **Grands Films**, 3, rue de Rocroy, Paris (X°).

Aucun envoi contre remboursement.

Le Relieur " Mon Ciné "
Le Relieur " Film Complet "

Gardez avec soin vos numéros en **utilisant nos relieurs** établis pour contenir 52 numéros, et dans lesquels les journaux sont fixés sans être ni collés ni perforés.

Les fascicules ainsi reliés s'ouvrent **complètement à plat ;** ils peuvent être **enlevés et remis à volonté.**

PRIX DE CHAQUE RELIEUR :

7 fr. 50

(Joindre 2 fr. 50 pour frais d'envoi)

Ce relieur ne peut pas être expédié à l'étranger.

Adresser commandes et mandats à l'Administration de MON CINÉ, 3, Rue de Rocroy. — PARIS (Xe). AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT.

La gérante : M. PÉGUET.

2805-26. — CORBEIL IMP. CRÉTÉ, — 3-1927.